

LA POESIE MEDIEVALE
ENTRE LANGUES LATINE ET VERNACULAIRE
(XIIe-XIVe SIECLES)

Dans sa continuation au *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, Jean de Meun met l'Amant en présence de Raison, qui lui expose ce qu'est l'amour naturel et l'enjoint à la servir au nom d'un amour rationnel. Le jeune homme, prudent, demande alors à son interlocutrice de s'expliquer plus clairement¹:

*Or me dites donques ainçois,
Non en latin, mais en françois
De coi voulez que je vous serve.*

Naturellement Amour parle français, Raison latin, pourrait-on dire d'après la réaction de l'Amant : le dialogue ne peut donc vraiment avoir lieu sans que l'un renonce à sa langue pour se faire comprendre de l'autre, ce qu'accepte de faire Raison, à propos d'un sujet proprement oxymorique, puisqu'il s'agit d'amour de raison. « Parlez-moi clairement sur un sujet aussi obscur », semble dire à Raison l'Amant. Et pourtant, un siècle plus tôt à la cour de Champagne, André le Chapelain, *alias Andreas Capellanus*, écrivait son *Traité de l'amour courtois* en latin, ou plutôt le *De Arte honeste amandi*...

Autre exemple. Edgar de Bruyne, dans une des quelques pages où il compare poésie latine et poésie française du Moyen Âge, donne contre toute attente, venant de lui, raison à la seconde contre la première. Il est question de décrire la beauté féminine et de conflit des esthétiques²:

Le mauvais goût le plus caractéristique se fait jour chez Joseph d'Exeter. A force de vouloir être original (puisque les descriptions communes de la beauté fatiguent) et scientifique (car il faut pour ce dialecticien-poète que les vérités du *quadrivium* se coulent dans les grâces du *trivium*), ce versificateur qui a eu sa célébrité, nous trace un portrait d'Hélène en fonction de la *musica humana*, c'est-à-dire de la physiologie profonde sur laquelle se fonde l'esthétique de l'apparence. (...)

Les poètes français du Moyen Âge ne font qu'imiter leurs prédécesseurs ou contemporains latins, mais ils sont plus brefs et plus discrets dans leurs développements, se libèrent parfois de l'ordre trop rigide des détails, se contentent d'un style plus simple, remplacent les réminiscences de la mythologie classique par des allusions aux beaux romans de chevalerie.

Plus indulgent dans son introduction récente à la même *Ilias* latine de Joseph d'Exeter, Jean-Yves Tilliette nuance assez le jugement sévère de son illustre prédécesseur, au terme d'une courte analyse du style du poète médiolatin³:

On arrêtera là cette énumération, qui finirait par devenir fastidieuse. Les exemples cités, choisis presque au hasard, suffisent, croyons-nous, à donner une idée des qualités et des défauts de l'écriture de Joseph d'Exeter. D'un côté, avec le choc des sonorités, le jeu des

¹ Jean de Meun, *Roman de la Rose*, 5835-5837.

² Edgar de Bruyne, *Etudes d'esthétique médiévale*, III, IV, 3, Paris, Albin Michel, 1998 (1946), Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, tome I, p. 554-555.

³ L'Iliade, de Joseph d'Exeter, épopée du XIIe siècle sur la guerre de Troie, traduction et notes sous la direction de Francine Mora, collection Miroir du Moyen Âge, Turnhout, Brepols, 2003 ; pour l'introduction, de J.-Y. Tilliette, p. 5-45 ; la question du style de l'auteur est abordée p. 26-31.

symétries voyantes, elle a un aspect tapageur, outrancier ; de l'autre, avec ses métaphores tendues à l'extrême, parfois à la limite du rébus, elle induit d'étonnantes distorsions de perspective. Conjoignant d'étrange façon la pesanteur compacte des mots et la fluidité incessante des significations, elle a les caractéristiques exacerbées du baroque. L'œuvre, en français, d'auteurs comme du Bartas, Sponde ou d'Aubigné en fournit peut-être une idée.

Obscurité manifeste de la poésie médiolatine, transparence supposée de son double en langue vernaculaire : leur confrontation ouvre un vaste champ de recherche, encore loin d'être exploré⁴. Plus largement se pose la question de l'intrication plus ou moins harmonieuse de deux espaces littéraires que tout devrait rapprocher, voir unifier, hormis la langue ; pourtant leur lectorat les a longtemps distingués artificiellement, ou plus précisément, a fait de l'un l'ombre de l'autre.

Les cinq études médiévales présentes dans ce numéro 8 de la revue *Camenae* se proposent donc de poursuivre l'exploration des liens intimes qui se tissent entre poésie latine et poésie en langue vernaculaire, sur une période relativement resserrée, puisqu'elle couvre les XIIIe et XIVe siècles. Dans son article, Marie-Geneviève Grossel étudie finement la thématique de l'appel printanier au chant à travers les échos à la poésie amoureuse latine, sensibles dans les chants des trouvères, jusqu'à la confusion, exceptionnelle, des deux langues. Dans « Le Poète et le parasite », Géraldine Châtelain analyse les subtils jeux d'intertextualité qui relient un grand poète lyrique latin du XIIe siècle, Hugues d'Orléans, et un poète français du XIIIe siècle, Guiot de Provins, autour de leur lecture du *Phormion* de Térence. Florent Rouillé compare l'*Anticlaudianus*, œuvre phare de l'allégorisme latin du XIIe siècle, avec son adaptation en langue française par Ellebaut, dans la seconde partie du XIIIe siècle ; il cherche à mieux cerner le changement programmatique présidant à cette adaptation, ce qui implique une réflexion sur la question du style allégorique. Beaucoup d'autres perspectives mériteraient encore d'être explorées, au demeurant. Elsa Marguin-Hamon explore minutieusement une vaste partie du *corpus* ovidien des XIIIe-XIVe siècles, depuis Arnoul d'Orléans et Jean de Garlande jusqu'à Pétrarque et Boccace ; elle se propose de dégager les mécanismes présidant à la mutation progressive de l'écriture mythographique, au prisme de l'allégorie renaissante. Enfin, Johannes Bartuschat étudie l'*Amorosa visione* de Boccace en l'inscrivant à la fois dans le cadre générique de l'écriture ekphrastique et dans la continuité historique des grands poèmes médiolatins composés par Alain de Lille et Jean de Hauville, pour mieux dégager la spécificité du poète italien. Poésies lyrique et allégorique sont donc à l'honneur, avec respectivement deux et trois articles.

Dans le prolongement de cet ensemble homogène, comme en *coda* ou en clausule, Catherine Langlois-Pézeret propose une érudite lecture croisée de deux poètes de la Renaissance, Hugues Salel et Etienne Dolet qui, à partir d'un sujet identique, rivalisent amicalement d'inspiration en optant chacun pour une langue différente, l'un en français, l'autre en latin, au point que la gémellité de leurs textes estompe quasiment la disparité des langues.

Souhaitons en conclusion de cette présentation que d'autres numéros de *Camenae* poursuivent l'étude de ce que nous ne faisons qu'esquisser dans le présent numéro, à savoir un champ poétique unifiant pleinement à la fois langue latine et vernaculaire, aussi bien au Moyen Âge qu'à la Renaissance.

Florent ROUILLE

⁴ Voir les travaux récents de Danièle James-Raoul étudiant l'influence des Arts poétiques latins des XIIe et XIIIe siècles sur la littérature en langue vernaculaire, dont toute la première partie de son étude *Chrétien de Troyes. La griffe d'un style*, Paris, Champion, 2007.